



Résidant

Exposition galerie Artbasis
12 et 12 avril 2019
Budapest

Présentation

Du 12 décembre 2014 au 28 février 2017, quinze séjours ont eu lieu au Centre Thérapeutique Résidentiel (ctr) Cèdre Bleu de l'association CedrAgir, à Deùlémont, près de Lille. Séjours durant lesquels des photographies ont été faites avec les résidents acceptant de participer au projet. Eu égard aux enjeux personnels – sortir de l'addiction et former un nouveau projet de vie –, l'intervention de la photographie peut sembler dérisoire. Pourtant, faire une image photographique met souvent en jeu un « faire ensemble » au cœur d'une situation où chacun est étranger vis-à-vis de l'autre. Cela implique de sortir de soi afin de dépasser les différences et d'accueillir autrui ; autant de gestes minuscules qui, aujourd'hui, peuvent redonner un sens à l'humanité de l'homme. La photographie est traversée par l'extériorité. Elle est en relation avec un « objet » distant et séparé, rapport dans lequel tout excède et déborde. Confrontée à l'in-saisissable, à l'in-maitrisable et à l'équivoque, la photographie peut nous aider à mieux comprendre le monde et à être avec lui. | C'est pourquoi le processus mis en œuvre, en tant que condition d'émergence de l'image est aussi digne d'attention qu'elle. À Deùlémont, avec l'arbre, un espace d'accueil s'est imposé, en dehors du Centre. Tout près de la Deùle, à la sortie du village, derrière la péniche ensablée, ce lieu a réuni les conditions nécessaires à l'avènement d'une photographie d'autrui. Peu à peu, en photographiant l'arbre à chaque séjour, il a occupé une place centrale dans le projet. Souvent, dans la conversation avec les résidents, lors des balades avec eux ou dans les photographies réalisées ensemble, il revenait régulièrement. Avec Paul, il a retenti différemment, plus fortement et a donné un sens à ce projet. L'arbre, c'est l'autre résident, le déjà-là et, parce que le toujours là, il sera le témoin – le passeur – de ce que nous avons fait ensemble, pour les résidents à venir. | Cette exposition explore les conditions de possibilité de l'émergence du visage à partir d'un processus qui s'est basé sur la création d'un espace de l'imaginaire et qui a conditionné l'ouverture de la photographie à l'extériorité et à l'étrangeté radicale du visage d'autrui.

Biagio D'Angelo

Université de Brasilia

La première des grandes questions que la photographie de Gilles Picarel nous oblige à poser, avec douceur, sans agressivité, comme dans un dialogue amical, est : « qu'est-ce que l'extériorité ? ». Son œuvre photographique peut nous aider pour la comprendre. L'extériorité indique toujours un « hors de ». En même temps, elle montre aussi qu'il existe une frontière, parfois poreuse, parfois insurpassable, entre ce qui se trouve « au dedans » et ce qui est « au dehors ». Comment serait-il possible, alors, que la photographie puisse saisir cette « inquiétante étrangeté », comme le voulait Freud, de l'autre – objet ou sujet qu'il soit ? L'Autre, de toute façon, reste toujours distant, autre, par définition.

Grâce à l'œuvre photographique de Gilles Picarel on a l'impression de franchir cette frontière. On dépasse quelque chose, même en demeurant dans l'ignorance de qui est l'autre. Le geste photographique chez Picarel devient l'action prudente d'aller vers l'autre. Il semble vouloir investiguer la vie, l'art, la mort, le visage, la douleur, les grandes questions existentielles qui bouleversent la raison et l'expérience du sujet depuis l'origine.

C'est une esthétique de l'impossible que l'artiste ici transcende, en montrant au spectateur toutes les limites du travail artistique. Par exemple, dans ses visages, qui regarde qui ? Quelles histoires sont narrées ? Ou bien, il n'y a aucune histoire à être racontée, et, finalement, toutes les histoires sont cachées, absentes du regard indiscret et curieusement stupide de l'observateur. Toutefois, il y a des visages. Ils sont là. Ils nous regardent. Impérieusement. Ou, peut-être, en demandant de l'aide.

Emmanuel Levinas a écrit dans *Éthique et infini* : « Le visage n'est pas vu. Il est ce qui ne peut devenir un contenu, que votre pensée embrasserait ; il est l'incontenable, il vous mène au-delà ». Les photographies de Picarel sont des fausses visions de l'autre. Pour mieux dire : l'autre est là, bien sûr, photographié, mais personne ne peut le voir. La pensée le regarde, mais l'autre est « incontenable », in-classifiable, indicible, inénarrable, in-photographiable. On dirait que l'on divague, qu'on délire. Picarel a réussi dans l'intention de photographier l'in-photographiable. Le caché et l'in-familier sont là, même si le spectateur peut signaler connaître, savoir, avoir déjà familiarisé avec la photo. Pure illusion. De l'observateur. Même nous restons surpris, en écrivant ces brèves lignes, sur le fait qu'on ne connaît pas ce que l'on regarde. Les pré-noms-visages de Gilles Picarel sont au-delà, insaisissables, énigmatiques, mais tout à fait historiques : ils ont des histoires, à nous et à l'artiste méconnues.

Si la peinture de la Renaissance aspirait à transmettre une force céleste au cœur même de la représentation, Gilles Picarel, artiste de la nouvelle Renaissance du XXIème siècle, nous transmet l'incontenable réponse du photographié et de la photographie.

De l'Image des images de Dürer à la tête de Méduse du Caravage, des autoportraits de Léonard aux portraits de Rubens, Picarel semble plutôt reprendre l'image du sujet comme l'image du bœuf écartelé de Rembrandt : tout le tragique et l'irreprésentable sont des manifestations de l'impuissance de l'homme à résoudre le mystère de la vie.

Pour cette raison, les photographies de Picarel ne représentent pas des masques. Pas de théâtre, pas de comédie française, pas de mysticisme banal et infructueux. Regardez ouvertement ces photos et déclarez à vous-mêmes s'il n'y a pas votre histoire et vos traces là-dedans. C'est l'ouverture de l'art. Tout est ouvert, un grand angle sur les misères et les grandeurs des individus.